

# Marché de l'Art

## ► COLLECTION

La SVV Aguttes met en vente la collection Audouin-Dubreuil issue des missions « Citroën »

Lire p. 30



## ► ART CONTEMPORAIN

Les 14 et 15 octobre se tiennent, à Londres, les ventes d'art contemporain chez Christie's et Sotheby's

Lire p. 30



# \$ 1 million

(767 285 euros), tel est le prix atteint pour une œuvre de 2001 de Julie Mehretu, soit un record pour l'artiste éthiopienne et la meilleure enchère de la vente de la collection Neuberger Berman & Lehman Brothers, le 25 septembre à New York chez Sotheby's

## ANALYSE

## La renaissance de Paris

Depuis un an, Paris a attiré de nombreux marchands étrangers, comme Tornabuoni (Milan), Guy Pieters (Knokke en Belgique) et Larry Gagosian (New York). Le New-Yorkais Per Skarstedt se rend aussi régulièrement dans notre capitale, tâtant le terrain pour une activité qu'il pourrait lancer depuis son appartement parisien. Le phénomène n'est toutefois pas nouveau. Karsten Greve (Cologne), Marian Goodman (New York) et Thaddaeus Ropac (Salzbourg) ont établi depuis longtemps leur quartier à Paris. En reprenant, en 2006, l'enseigne de feu Philip Nelson, Peter Freeman est, lui, arrivé en pleine période de tran-

sition dans la capitale. Pour ces vétérans, la ville est devenue méconnaissable. « *Quand j'ai ouvert en 1989, le commerce n'était pas bon, il y avait quatre ou cinq collectionneurs, les musées n'étaient pas très ouverts aux étrangers et les FRAC [Fonds régionaux d'art contemporain] et le FNAC [Fonds national d'art contemporain] préféraient acheter à 90 % aux galeries françaises* », se remémore Karsten Greve. La France s'est aussi relevée de la crise de 1990 plus tardivement que les États Unis ou la Grande Bretagne. « *Si je n'avais pas eu mon marché national germanique et autrichien, je n'aurais pas tenu* », se souvient Thaddaeus Ropac.

Les choses ont lentement évolué. Peter Freeman compte désormais, dans sa clientèle, un bon réseau de FRAC et de musées français. Depuis cinq ans, l'espace parisien de Ropac est devenu l'étendard du galeriste autrichien. Celui-ci a ainsi transféré certains départements de Salzbourg à Paris. « *Paris est revenu sur la carte, constate-t-il. On le voit à tous les niveaux, les gens ont envie de venir ici. Nous nous demandons même comment il n'en a pas toujours été ainsi !* » « *Paris est la ville la plus centrale en Europe, ajoute Peter Freeman. À l'inverse de Londres, qui était survoltée avant la crise, Paris est plus calme mais aussi plus sérieuse. La ville a la capacité d'être*

*un centre international, sans le côté frénétique artificiel de Londres.* » D'où la possibilité d'y organiser des expositions de Fred Sandback ou de Mel Bochner sans prendre le risque d'un bouillon. Lors du vernissage de son exposition dédiée à Richard Deacon en septembre, Ropac a vendu toutes les pièces à des musées internationaux. L'accrochage d'Alighiero et Boetti chez [Tornabuoni] cet été, a aussi fait venir les collectionneurs du monde entier. « *C'est une belle lune de miel, sourit Michele Casamonti, directeur de Tornabuoni. Mais il faut construire sur la durée. Nous avons fait un premier pas qu'on ne peut quantifier en termes de chiffre d'affaires. Nous sommes dans un*

*défi qui va durer cinq ans.* » La France a elle-même du pain sur la planche. Le chiffre d'affaires de Karsten Greve à Cologne ou à Saint Moritz représente le double de celui de Paris. Pour le marchand allemand, ce hiatus n'est pas le seul point faible. « *Ce qui manque en France, ce sont des artistes étrangers de haut niveau, martèle-t-il avec justesse. Il faudrait que la Ville de Paris leur dégage de grands ateliers. Pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la force de Paris provenait de tous ces artistes venant d'ailleurs.* » Des créateurs qui, aujourd'hui, préfèrent Berlin ou New York.

Roxana Azimi

## ENTRETIEN

**FRANÇOIS PANNIER**, galeriste et expert en art de l'Himalaya, commissaire d'exposition, Paris

## « Le marché de l'art himalayen tend à décoller »

**Vous êtes le commissaire d'une exposition sur l'art himalayen de la collection Durand-Dessert, en ce moment à Paris (1). Comment s'est organisé cet événement ?** Collectionneurs d'art primitif, les Durand-Dessert ont commencé à acquérir des masques de l'Himalaya il y a une vingtaine d'années. Je les ai régulièrement rencontrés à ma galerie. Après la publication de leur collection africaine en 2008, c'est leur collection himalayenne qui a été publiée sous le titre *Himalayas, art und shamans* l'année suivante [en anglais, éd. LMDD]. En 2009, l'exposition « Masques de l'Himalaya » que j'ai montée à Martigny en Suisse (2), la première de cette importance dans ce domaine [incluant des prêts du Musée Barbier Mueller de Genève], leur a donné envie d'exposer leurs pièces. Je leur ai alors proposé de rouvrir leur galerie parisienne d'art contemporain pour l'occasion.

**Comment s'articule l'exposition ?** Porté sur les formes primitives, l'ensemble de la collection Durand-Dessert [une centaine de masques



François Pannier. © Photo A M

et une cinquantaine de sculptures himalayennes) est remarquable par sa qualité et par sa diversité. Aucune institution française, voire européenne, n'est en mesure de présenter une collection comparable. L'exposition est enrichie de deux masques de la collection de Watteville, exposés précédemment à Martigny. Elle est complétée par des textiles des régions Dolpo et Mustang [nord du Népal] de la collection Rouveure, d'objets d'art shamaniques (dagues d'exorciste, tambours...) de ma collection personnelle, ainsi que de deux séries

de photographies de Jean Mansion dont une, *Le Tibet*, prêtée par le Musée Guimet, à Paris.

**Pourquoi est-il difficile d'établir l'origine géographique des masques ?**

Pratiquement tous les masques ont été collectés à Katmandou, au Népal, à partir des années 1950. Centre commercial pour ces objets, Katmandou les a vus transiter sans définir leur origine. Pour cette raison, j'ai réalisé ici un accrochage esthétique et stylistique. Gisèle Krauskopff, du CNRS, dirige des missions afin de collecter le maximum d'informations avant que les traditions culturelles de la région ne se perdent complètement.

**L'art himalayen semble peu connu des collectionneurs d'art tribal...**

Il devient de plus en plus connu. Pendant des années, j'ai été tout seul à l'exposer à ma galerie pendant le Parcours des mondes, à Paris [lire les *JA* n° 330 et 331, septembre 2010]. Cette année, plusieurs professionnels présentaient des masques de l'Hima-

laya : les galeries Alain Bovis et Renaud Vanuxem [Paris], Dalton Somarè [Milan] et Raquel y Guilhem Montagut [Barcelone].

**Depuis quand êtes-vous spécialisé en art de l'Himalaya ?**

Après de nombreux voyages en Asie, j'ai ouvert ma galerie d'art himalayen à Paris en 1984. À l'époque, j'étais marginal par rapport à mes confrères africanistes. Depuis vingt-cinq ans, j'organise des expositions et rédige des publications sur le sujet. Renaud Vanuxem monte quelques fois des expositions sur l'art himalayen, de même Anna Maria Rossi à Londres. À Paris, Jean-Michel Huguénin [galerie Majestic] présente également des masques himalayens. Mais je reste le seul hyperspécialisé.

**Comment évolue ce marché ?**

Ce marché, longtemps resté embryonnaire, tend à décoller. Depuis la vente aux enchères à Paris des collections Goldet (2001) puis Vérité (2006), les collectionneurs se sont rendus à l'évidence : l'art africain est devenu difficilement

accessible. Certains ont commencé à se tourner vers l'art de l'Himalaya, une niche de collection beaucoup plus abordable. Pour 30 000 euros, vous pouvez acheter un chef-d'œuvre en galerie.

**Et du côté des ventes publiques ?**

Depuis 2008, j'organise une vente annuelle d'objets d'art de l'Himalaya et du Tibet avec la maison Gaïa, spécialisée dans les arts non-occidentaux. Les grandes maisons de ventes, qui ont un département d'art tribal, ne s'y intéressent guère, parce que ces œuvres ne valent pas encore assez cher et que, par conséquent, ce n'est pas suffisamment rentable pour elles. Il faudrait qu'une belle collection passe en vente publique pour créer un électrochoc.

**Propos recueillis par Armelle Malvoisin**

(1) « Masques, arts tribaux et chamaniques de l'Himalaya », jusqu'au 31 janvier 2011, espace Durand-Dessert, 28, rue de Lappe, 75011 Paris, tél. 01 43 38 64 15  
(2) Jusqu'à fin décembre 2010

## EN BREF

**Le Louvre préempte  
trois tableaux**

**PARIS** ■ Trois tableaux anciens, qui auraient été discrètement mis en vente par les Wildenstein, ont été préemptés par le Musée du Louvre, le 24 septembre à Drouot (SVV Boisgirard), à Paris. Il s'agit d'une paire de panneaux du XVI<sup>e</sup> siècle de Juan Correa de Vivar illustrant *La Visitation* (à rapprocher d'une même composition conservée au Musée du Prado, à Madrid) et *La Nativité avec l'adoration des bergers* (dans une version plus épurée que celle conservée au monastère de Guadalupe en Espagne), adjugée 123 920 euros. Mais aussi de *Léda et ses nymphes*, huile sur toile attribuée à Toussaint Dubreuil, partie à 99 136 euros. Cette composition française de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle est le pendant de la toile *Angélique et Médor*, conservée au Louvre.

**L'art tribal entre  
chez Dorotheum**

**VIENNE** ■ La maison de ventes autrichienne Dorotheum se lance dans une nouvelle spécialité : l'art tribal. La direction de ce nouveau département a été confiée à l'expert Erwin Melchardt. La première vacation est programmée en avril 2011 à Vienne.

**Artcurial se fixe  
à Marseille**

**MARSEILLE** ■ Artcurial ouvre un bureau de représentation et d'expertises à Marseille, en partenariat avec le galeriste Marc Stammegna, expert en tableaux de maîtres provençaux, également à l'origine de la Fondation Monticelli. Ce dernier inaugurera, le 28 octobre, sa nouvelle galerie marseillaise, au 18-22, rue Édmond-Rostand (6<sup>e</sup> arr.), qui sera aussi le siège d'Artcurial Marseille – Stammegna & Associé. À l'antenne marseillaise d'Artcurial seront réalisées des expertises à titre gracieux dans toutes les spécialités. Des expositions seront présentées à la Fondation Monticelli en partenariat avec Artcurial Marseille, tandis qu'Artcurial Paris organisera deux fois l'an, à l'hôtel Dassault, une vente de tableaux provençaux avec Marc Stammegna. La première